

Daniel Lefèvre - Commentaires de poèmes

Les commentaires qui suivent sont le résultat du travail de Daniel Lefèvre avec ses élèves d'hypokhâgne du lycée Malherbe de Caen.

Ils sont ici librement mis à la disposition des élèves de lycée, hypokhâgneux, étudiants et professeurs, pourvu que cet usage demeure dans le partage culturel gratuit, hors de toute pratique commerciale.

René-Guy Cadou, Hélène ou le règne végétal

Moineaux de l'an 1920 (fragment final)

Je suis debout dans mon jardin à des kilomètres de la Capitale
Je retrouve contre la joue du soir l'inclinaison natale
Les oiseaux parlent dans la haie
Un train sans voyageurs passe dans la forêt
Et ma femme a cueilli les premières ficaires

Quelques-uns de ceux que j'aime sont assis dans des cafés littéraires
Je ne les envie pas ni les méprise pour autant
Mon chien s'ennuie
Et c'est peut-être le printemps
Et tout à l'heure je vais jaillir du sol comme une tulipe
Vous achevez vos palabres aux Deux-Magots ou bien au Lipp
Je monte dans ma chambre et prépare les feux
J'appareille tout seul vers la face rayonnante de Dieu

Ah ! croyez-moi je ne suis pour rien dans ce qui m'arrive
J'ai vingt-neuf ans et c'est un tournant suffisamment décisif
Je connais vos journaux et vos grands éditeurs
Ça ne vaut pas une nichée de larmes dans le cœur

Abattez-moi comme un ormeau domanial au bord de la grande forêt rouge
Vous ne pourrez rien contre ce chant qui est en moi et qui s'échappe par ma bouche
Que m'importe l'interdit des lâches et que mon Lied ne soit jamais enregistré
Il est porté par le bouvreuil et l'alouette jusqu'à la haute cime des blés

Buvez quand même ô fils ingrats ! buvez
Mes larmes et dans l'instant désaltérés
Crachez sur moi
Crachez bien droit
Comme des hommes
Cadou s'en moque.

Hélène ou le règne végétal, 1949

Introduction

"- Pourquoi n'allez-vous pas à Paris ?
- Mais l'odeur des lys, mais l'odeur des lys... "

Instituteur rural en Bretagne, le poète René-Guy Cadou a toujours refusé la vie artificielle des salons littéraires parisiens. Il s'en est expliqué à plusieurs reprises dans son œuvre, notamment dans un long poème intitulé *Moineaux de l'an 1920...*, dont nous avons ici à commenter la dernière partie.

Toute la beauté de sa Bretagne natale, avec ses oiseaux, ses arbres et ses fleurs, est présente dans ce poème d'un auteur qui a mis tout son œuvre sous le signe du "Règne végétal". A cette nature, il oppose la vie urbaine, avec ses "journaux et ses grands éditeurs" et cette opposition lui permet de mieux affirmer l'originalité de son "moi", de mieux accomplir sa vocation fondamentale.

I. ICI et AILLEURS

Dès le premier vers, nous découvrons l'opposition des deux lieux :

" Je suis debout dans mon jardin à des kilomètres de la Capitale..."

Le jardin du poète et la nature qui l'entoure sont un lieu présent, un ici, qui s'oppose à un ailleurs, qui est la lointaine capitale. Ces deux lieux ne peuvent aucunement communiquer, car "des kilomètres" les séparent, distance d'autant plus infranchissable qu'elle est plus vague.

Mais l'évocation alternée de ces deux lieux se poursuit à travers tout le poème. C'est ainsi qu'à un vers qui évoque la nature :

"Et tout-à-l'heure, je vais jaillir du sol comme une tulipe" ...

succède un vers qui évoque la ville :

"Vous achevez vos palabres aux Deux Magots ou bien au Lipp"... ;

c'est ainsi que les "cafés littéraires", les "journaux" et les "grands éditeurs font allusion à la vie de la capitale, tandis que "les premières fiances", "l'ormeau domanial", le "bouvreuil" prolongent la série des termes consacrés à l'évocation de la nature.

Cette opposition, qui court à travers tout le texte, prend différentes formes, et ce sont ces formes que nous allons maintenant tenter de décrire.

II. LE VRAI et LE FAUX

Remarquons tout d'abord que dans cette opposition entre la ville et la campagne, la balance penche clairement d'un seul côté : tout ce qui touche à la nature est positif, tout ce qui touche à la ville est négatif. C'est ainsi que nous pouvons par exemple comparer les deux vers : "Les oiseaux parlent dans la haie" et : "Vous achevez vos palabres aux Deux Magots ou bien au Lipp". A la "parole" des oiseaux, qui est un langage vrai, que le poète peut comprendre, s'opposent les "palabres" des hommes, bavardages privés d'authenticité. Ville et campagne n'ont donc pas la même valeur :

"Je connais vos journaux et vos grands éditeurs
Ça ne vaut pas une nichée de larmes dans le cœur" ...

La ville, qui n'offre qu'une célébrité frelatée - l'adjectif "grands", qui qualifie les éditeurs est employé ici avec ironie - ne permet pas en effet au poète de découvrir sa vérité profonde, son moi authentique.

Si la solitude de la nature est préférée à la vie agitée et superficielle de la ville, c'est parce que la nature est pour René-Guy Cadou le lieu où il pourra être pleinement lui-même.

III. UN MOI SOLITAIRE et COSMIQUE

Cette pleine réalisation de lui-même, le poète pourra l'atteindre de deux façons, d'abord en s'opposant aux "autres", à ses amis parisiens, mais ensuite en s'identifiant à cette nature qui l'entoure.

On peut remarquer en effet qu'à l'opposition entre la nature et la ville correspond souvent, dans l'utilisation des pronoms personnels, l'opposition du JE et du VOUS :

"Et tout-à-l'heure, je vais jaillir du sol comme une tulipe

Vous achevez vos palabres aux Deux Magots ou bien au Lipp
Je monte dans ma chambre et prépare les feux
J'appareille tout seul vers la face rayonnante de Dieu"

Sans envie ni mépris pour ceux qui ont choisi la ville, Cadou se veut donc seul et différent des autres. C'est en s'opposant à eux qu'il commence à devenir lui-même.

Mais cette solitude ne prend tout son sens que parce qu'elle est enracinement dans la nature. On peut s'en rendre compte en examinant les comparaisons du texte :

"Et tout-à-l'heure, je vais jaillir du sol comme une tulipe...

... Abattez-moi comme un ormeau domanial au bord de la grande forêt rouge" ...

Dans les deux cas, les comparaisons mettent en relation le "moi" du poète avec un élément de la nature : la tulipe ou l'ormeau. Le poète accomplit donc sa vocation profonde en devenant une part de la nature qui l'entoure. Elle lui permet de retrouver "contre la joue du soir l'inclinaison natale"... L'espace infini devient alors doux et proche comme une caresse. On peut le toucher et ce tendre contact emplit le poète d'une paix, d'une sérénité, d'une certitude qui lui rendent indifférents l'oubli ou "l'interdit des lâches" qui vivent à Paris.

CONCLUSION

Loin de l'agitation stérile de la vie littéraire parisienne, c'est donc sa vérité profonde que René-Guy Cadou découvre dans la solitude de sa campagne bretonne. Chez ce poète qui devait mourir jeune, ce dépouillement de tout ce qui est falsifié, accessoire ou superficiel, cet accord serein et paisible avec l'univers étaient sans doute nécessaires pour le grand départ vers ce qui, pour lui, n'était pas la mort, mais l'entrée dans l'éternité :

"Je monte dans ma chambre et prépare les feux
J'appareille tout seul vers la face rayonnante de Dieu."